

**FAIM DE SENS**  
**Notes de la journée de fin d'année de CL-Lycée**  
**avec Julián Carrón et Francesco Barberis**

*Par visioconférence,*  
*le 2 juin 2021*

Traduction de : Chiara Bignamini

© 2021 Fraternité de Communion et Libération pour le texte de Julián Carrón

Notes de la journée de fin d'année  
de CL-Lycée  
avec Julián Carrón et Francesco Barberis  
*Par visioconférence, le 2 juin 2021*

Chants : *Martino e l'imperatore [Martin et l'empereur] (Claudio Chieffo)*  
*Vieroju – Crédo (chorale)*

**Francesco Barberis.** Bonjour à tous ! Nous sommes ici à Milan avec le père Carrón, que je remercie pour diverses raisons, et en particulier pour celle que je vais citer dans un instant. Avec le père Julián et moi-même, d'autres amis participent à cette assemblée dans le cadre de la Journée de fin d'année de CL-Lycée intitulée « Pourtant nous avons faim de sens dans la vie ». Plus de deux cents groupes sont connectés, avec plus de trois mille participants, et nous avons reçu plus de cent témoignages de votre part pour cette journée. Je les ai tous lus – j'en suis fier ! – et je vous remercie un par un pour vos textes et vos témoignages.

Ce qu'il faut vérifier dans cette période, c'est si nous avons grandi ou non, si les difficultés ont empêché le regard et la raison de grandir, comme l'écrit l'une d'entre vous : « Au milieu du rythme apparemment monotone de la vie qui m'épuise parfois dans le quotidien, un fait m'est arrivé et m'a touchée, comme s'il m'avait attirée vers lui ; mon cœur n'a pas pu se retenir quand cette petite mèche a été allumée en moi. » Une autre amie observe : « J'ai commencé à me regarder, mais pas pour me comparer aux autres ou pour attirer l'attention. J'ai commencé à me découvrir concrètement et à découvrir des interrogations que je porte dans mon cœur depuis un moment. » Après avoir écouté le témoignage de notre ami Alfonso Calavia lors du Triduum pascal, un autre ami écrit qu'il veut « vivre le christianisme comme une expérience amoureuse ». Et pour terminer, une amie dit : « Je suis convaincue que toute action, toute situation, même la plus terrible, porte en elle quelque chose de bon. Sans ces mois, je n'aurais probablement pas remarqué la beauté des petites choses. »

L'une des affirmations de don Giussani qui a le plus marqué les esprits en écoutant les méditations du père Andrea au Triduum a été la suivante : « La solution des problèmes que la vie pose chaque jour "se trouve non pas en affrontant directement les problèmes, mais en approfondissant la nature du sujet qui les affronte" » (L. Giussani, cité dans A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2014, p. 489). Certaines affirmations entrent dans notre âme et nous interpellent, lorsque nous les surprenons dans la vie de tous les jours. C'est pour cela, Julián, que je veux te remercier tout particulièrement parce que c'est à ce niveau que tu m'accompagnes, que tu nous accompagnes. Moi qui suis misérable, je peux à tout moment recommencer à vivre avec cette humanité et cet usage de la raison dont tu me témoignes en permanence. Ainsi, chaque circonstance devient une occasion de franchir une étape, de découvrir quelque chose de nous-mêmes, et pas seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour le monde entier, pour toutes les personnes que nous rencontrons.

**Intervention.** *Ce que j'ai appris au cours de ces mois, surtout après les trois jours du Triduum, est que la vie est une bataille non pas contre le Covid-19 et l'enseignement à distance, qui sont des circonstances, mais contre le néant. Par « néant », j'entends ce qui nous procure un sentiment de vide. C'est ce sentiment désagréable et triste que j'avais constamment au cœur de la pandémie et qui me rendait malade. Après le Triduum, je ne voulais plus vivre ce néant, maintenant je ne veux plus vivre ce néant. Comme l'a dit Alfonso Calavia lors de son témoignage : « Le besoin lutte contre le néant ». En fait, il m'a fallu un certain temps pour comprendre cette phrase. Si je l'ai bien comprise, cela signifie que c'est à nous, avec nos besoins et nos désirs, de réagir au néant et de contre-attaquer : fini de vivre passivement, fini de se contenter, fini de faire comme si tout allait bien ! Je veux me*

*coucher heureux, je veux vivre chaque jour avec le cœur plein. Nous sommes faits pour être heureux et, comme je l'ai découvert lors du Triduum, pour être heureux, nous devons comparer ce que nous avons sous les yeux avec les exigences de notre cœur. Il faut que je me demande si quelque chose me convient ou non, il faut que je comprenne ce que mon cœur désire, ce qu'il cherche, ce dont il a besoin. Ces jours-ci, je découvre que ce que mon cœur veut, c'est une présence. Je l'ai découvert lors des rencontres avec mes amis. Ce que je cherche donc à faire ces jours-ci, c'est découvrir en toute personne cette présence que mon cœur désire si ardemment.*

**Intervention.** *Il y a quelques semaines, dans notre groupe de CL-Lycée, nous avons lu la deuxième fiche du Triduum, celle qui, entre autres, parlait de Judas. Cette fiche disait que, alors qu'il vivait avec Jésus et avait les yeux pleins de faits exceptionnels, il était toujours dans un état d'« attente de quelque chose », et qu'il lui semblait qu'il n'arriverait jamais à un point décisif qui vaincrait définitivement ses limites et ses problèmes. J'ai toujours l'impression d'être dans sa situation : même si j'ai moi aussi les yeux pleins de faits exceptionnels – vraiment exceptionnels ! – qui semblent indiquer un chemin très sûr face à toutes les questions qui se posent, la tristesse demeure et, dans certains cas, elle semble même être beaucoup plus grande et plus profonde. C'est pourquoi je voulais demander : la tristesse qui persiste, du moins d'après ce que je crois découvrir, peut-elle ne pas être une objection à ce que l'on a rencontré ?*

**Julián Carrón.** Bonjour à tous ! Je suis toujours heureux de vous rencontrer car, avec votre franchise et votre loyauté envers vous-mêmes, vous mettez toujours sur la table les nécessités urgentes que vous avez en tant que jeunes. Ces derniers mois ont vraiment été pour nous tous, et donc pour vous aussi, une provocation unique, peut-être la plus grande à laquelle nous ayons été confrontés dans notre vie. Tout cela semble maintenant se résoudre, mais nous nous souvenons tous que le sens de ce qui se passait n'était pas immédiatement compréhensible pendant que nous le vivions. La question est donc de savoir si cette circonstance, avec le sentiment de vide qu'elle a suscité, a permis à notre amie qui a parlé la première de découvrir quelque chose. La question est de savoir si cette provocation de la réalité nous a fait découvrir quelque chose, si le vide que nous découvrons en nous ou – comme l'a dit la personne qui vient de parler – la tristesse que nous éprouvons, nous font découvrir quelque chose de nous-mêmes. Toute provocation de la réalité représente une occasion d'approfondir toujours plus qui nous sommes. Souvent, nous pensons devoir l'apprendre je ne sais où, ou bien à travers je ne sais quel étrange parcours. Non, mes amis, ce n'est qu'en vivant que pouvons découvrir qui nous sommes. Aurais-tu pu imaginer avoir un cœur assez grand pour expérimenter ce vide, même si tu avais lu des écrivains ou des poètes qui en parlaient ? Ce n'est que lorsque nous faisons l'expérience de ce cœur que nous réalisons l'immensité, l'abîme de ce vide et de cette tristesse. Nous sommes surpris de reconnaître qu'ils sont incommensurables. Qu'est-ce que cela dit de nous ? Cela montre à quel point nous sommes grands et ne pouvons pas nous contenter de n'importe quoi.

Mais on pourrait penser : « Ressentir ce sentiment de vide, cette tristesse ou cette disproportion, quelle malchance ! ». Je ne suis pas d'accord : pensez donc si Celui qui nous fait, qui a déjà créé quantité de moineaux, n'aurait pas pu créer d'autres êtres qui se contenteraient de ce qu'ils sont, ou d'autres astres qui pourraient tourner parfaitement sans ressentir aucun manque, ou d'autres poissons et d'autres chiens ! Pourtant, il a voulu générer des êtres capables de participer à une plénitude dont les chiens ne peuvent même pas rêver. Ressentir toute la vibration humaine est le signe de notre grandeur, comme le disait ce génie qu'est Leopardi ; si l'on est fidèle à son expérience, on ne peut manquer de le reconnaître. Le chien ne manque de rien ; mais je vous le demande : « Quand tu tombes amoureux, apprécies-tu le fait qu'elle ou qu'il te manque ? Ou préférerais-tu être un caillou parce qu'alors la personne aimée ne te manquerait pas ? » Les cailloux ne manquent de rien, mais ils ne profitent de rien non plus ! Heureusement que parfois les choses ne se passent pas comme on le pense, car autrement la vie serait plate, elle se réduirait à quelque chose à supporter !

Aujourd'hui, nous commençons au moins à entrevoir que tout ce que la vie suscite en nous – le sentiment de vide, la tristesse – révèle la grandeur de notre cœur et montre que nous sommes faits pour une plénitude qui dépasse toute imagination.

Cela nous donne avant tout l'occasion de ne pas renoncer à la grandeur de notre cœur, car nous sommes faits pour quelque chose de grand, pour une plénitude toujours plus saisissante ; deuxièmement, cela nous empêche de nous laisser bernier par qui que ce soit, de nous contenter de penser que tout va bien. Le Mystère nous a jetés dans la mêlée de la vie avec un détecteur pour reconnaître des personnes en qui nous pouvons voir cette grandeur vécue, comme l'a dit notre amie. Trouver de telles personnes nous donne la certitude que ce que nous attendons existe, et que le vide que nous ressentons parfois, que la tristesse que nous éprouvons est, comme le dit saint Thomas, « le désir d'un bien [encore] absent », mais réel. Ainsi, mon ami, ta tristesse n'est pas une objection ; elle est plutôt ce qui nous empêche de nous contenter.

Je suis émerveillé de voir que cette nature qui est la nôtre, malgré tous les tours que nous lui jouons et toutes nos tentatives pour lui échapper, toutes nos tentatives pour la cacher et pour nous distraire, ne relâche pas son emprise sur nous : de l'intérieur, elle nous pousse à chercher ce pour quoi nous sommes faits. L'aventure de la vie est cette quête. Quel est donc l'élément décisif ? Pour être en mesure de reconnaître les présences dont notre amie parlait, il faut être attentif. Plus la vie nous interpelle et nous provoque, plus il est facile d'identifier les personnes qui vibrent avec cette plénitude que nous désirons pour nous aussi. Ce détecteur pour les reconnaître, nous le portons en nous : cette tristesse est le signe du désir d'un bien que nous devons encore trouver.

Par conséquent, seuls ceux qui sont prêts à participer à l'aventure de la vie pourront découvrir, selon un dessein qu'ils ne connaissent pas, des personnes en qui ils voient se produire ce qu'ils désirent.

**Barberis.** Je me suis rendu compte que notre nature ne nous laisse pas tranquilles, comme tu viens de le dire. En lisant les contributions des jeunes, j'ai vu que beaucoup d'entre eux ont suivi un peu leur nature sans avoir peur et, en faisant cela, se sont aperçus qu'ils grandissaient, qu'ils devenaient plus conscients.

**Intervention.** *Combien de fois nous arrive-t-il de nous sentir bien et d'être au sommet de ce qu'on peut appeler la « normalité », et pourtant nous ressentons un manque ? Qu'est-ce que ce manque ? De quoi dépend-il ? Comment peut-on le combler ? Il m'est arrivé souvent de me poser ces questions, de me demander pourquoi je n'étais pas vraiment satisfait, pourquoi j'étais submergé par les peurs et l'insécurité. Quand je me sentais bien, il ne fallait pas grand-chose pour changer mon humeur : un simple imprévu ou une question laissée en suspens qui me rongait. Ce qui m'a aidé à me retrouver, à me comprendre et à affronter les difficultés avec plus de conscience, c'est le dialogue ; trouver des personnes d'une humanité infinie qui se posaient les mêmes questions que moi ou qui avaient déjà trouvé des réponses, m'a poussé à m'ouvrir, à me mettre en jeu, à partager tout moi-même comme ils partageaient eux-mêmes. Pour tout cela, je ne peux que remercier le groupe de CL-Lycée que j'ai rencontré cette année, qui a été le premier point de repère et de nouveau départ pour approfondir mon humanité. Cela n'aurait pas été possible sans mon enseignante qui, lors d'une journée monotone comme tant d'autres, m'a suggéré de participer à une rencontre. Il m'a suffi d'une heure avec ce groupe pour me rendre compte que je ne pourrais trouver nulle part ailleurs une plus grande correspondance et que je ne pourrais plus me passer de cette compagnie fantastique. Et si l'on peut appeler « demeure » un endroit où l'on retourne parce qu'on s'est trouvé bien, alors CL-Lycée pour moi ne peut être appelé que de cette manière. Grâce au groupe, et en particulier grâce à mon enseignante, j'ai appris à considérer mes peurs comme des amies, à les découvrir plutôt qu'à les cacher, car même les peurs soulèvent des questions sur notre humanité et nous mettent en mouvement pour nous découvrir nous-mêmes. Souvent, lors d'occasions spéciales, par exemple lors de notre anniversaire, avant de souffler les bougies, on nous dit : « Fais un vœu », mais une fois que nous l'avons fait, nous l'oublions, car nous le considérons comme un simple souhait, alors que le*

désir est en réalité le moteur principal de chacun d'entre nous. Lorsque nous désirons, nous cherchons à trouver un moyen d'assouvir notre faim de vie et cela nous pousse à nous ouvrir au dialogue, à l'altérité, à la fécondité de la vie. Désirer, c'est comme souffler les bougies, mais tout en gardant la flamme allumée en nous.

**Intervention.** Il y a deux semaines, un incident grave m'a bouleversé, ainsi que toute ma classe : un de mes camarades de classe, un ami, même s'il n'était pas un des plus proches, s'est suicidé. Ces deux semaines, surtout les premiers jours, ont été remplies de douleur, comme si une lance nous avait transpercés, tous, mes amis et moi ; quelque chose d'inimaginable, humainement déchirant. La douleur nous trouve vraiment tous frères, radicalement désarmés, impuissants et effrayés. Tous confrontés que nous étions à un fait aussi grave, il y a cependant eu, dans les relations avec tous mes camarades, mes amis et mes professeurs, une grande unité et une grande vérité, que je n'avais jamais expérimentées auparavant, même si je pouvais le désirer depuis toujours. Vraiment, lorsque nous sommes confrontés à quelque chose de grand et de douloureux, nous sommes immédiatement réveillés de notre torpeur quotidienne et incités à être loyaux envers nous-mêmes et envers toute personne qui se trouve face à nous. Surtout, en même temps que cette grande douleur, j'ai pu faire l'expérience d'une grande proximité et, par conséquent, d'une gratitude infinie envers la compagnie d'amis qui m'a été donnée et envers le don de la foi, qui me fait dire avec certitude que ni mon camarade, ni nous, ne finirons dans le néant, mais en Lui. La compagnie qui m'a soutenu ces jours-ci a pris de nombreuses formes : messages écrits et vocaux, appels, visites, et la prière si précieuse, que je demande aussi à vous tous. Je souhaite vraiment que chacun puisse rencontrer une amitié comme celle-ci, seule possibilité pour traverser toute douleur sans vouloir l'effacer, ce qui est précisément la tentation que, maintenant encore, je ressens le plus, puisque du temps a passé et que l'impact est évidemment beaucoup moins fort. Il y a quelques jours, en réfléchissant à ce qui s'est passé, je me suis rendu compte que cet événement dramatique m'appelle et nous appelle à prendre conscience que notre humanité est faite d'un cri irrépensible de bonheur : si celui-ci se traduit dans une attitude de mendiant, et pas en enfermement sur soi-même (une attitude qu'il nous faut affronter tous les jours, je le vois bien), il peut vraiment devenir cette fêlure par laquelle entrent la bonté, la beauté, la lumière et l'amour. Pour moi, c'était et c'est ainsi chaque jour. Je m'émerveille surtout de deux choses. La première est que cet événement grave s'est inscrit dans le parcours de cette année sur la question de la douleur, parcours provoqué par différents événements qui m'ont amené à découvrir de nombreuses personnes qui, par leur témoignage, ont montré et montrent aujourd'hui qu'il est possible de vivre toute circonstance, même la douleur. Il est bien vrai que rien ne pourra nous séparer de l'amour du Christ et en tout cela nous sommes les grands vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés, comme le disait saint Paul. La deuxième est que je me rends compte que ce que j'ai dit – c'est vraiment clair pour moi – n'est pas le fruit d'une habileté de ma part, mais de quelque chose qui m'est donné et dont je souhaite qu'il saisisse de plus en plus toute ma vie, y compris et surtout ma fermeture d'esprit et ma fragilité. Enfin, je souhaite que cette radicalité dans la manière d'affronter les circonstances suscitée en cette période par un événement aussi horrible – que je ne comprends toujours pas et qui, je l'espère, n'arrivera plus jamais à personne – soit de plus en plus présente dans ma vie ; je désire être aidé à vivre chaque jour comme un mendiant de vérité et de réalité, et aussi que tous, surtout ceux qui sont dans le désespoir et dans l'abîme de la douleur, puissent expérimenter cette étreinte d'amour total.

**Intervention.** Je voudrais raconter deux faits. Le premier concerne l'école. Dès le début de cette année, je me demandais pourquoi j'avais choisi cette école parmi toutes celles possibles, et ce qui m'avait poussée à la choisir. En quatre ans, je n'avais pas trouvé le sens de ce choix et cette année, j'y ai beaucoup travaillé, à partir du moment où l'un de mes professeurs, lors d'un entretien avec mes parents, a dit : « Votre fille est une bonne élève, elle est attentive, elle est présente, on pourrait même la considérer comme la meilleure élève de la classe, mais il faut qu'elle se passionne, il faut qu'elle mette quelque chose d'elle-même dans ce qu'elle aborde à l'école. » Voilà, ce qui me

*manquait était justement la passion qui fait profiter pleinement des choses. Alors je me suis mise en route, un pas après l'autre. Ce n'était pas facile et je ne nierai pas que parfois je me suis vraiment forcée à travailler, exactement comme l'a dit Carrón lors de la rencontre avec les bacheliers : pour se passionner pour les études, la seule chose à faire, c'est d'étudier. Et c'est ainsi, c'est effectivement la seule manière de le faire. J'ai essayé, et j'ai même trouvé quelque chose : maintenant, j'ai le goût d'apprendre et je suis même satisfaite de comprendre des choses en latin, de voir pourquoi on a écrit d'une certaine manière en grec, et j'aime vraiment lire l'histoire. Le deuxième épisode s'est produit récemment. Depuis longtemps, y compris lors du Triduum, on parle d'un jeune homme atteint de la maladie de Charcot. Une de mes grandes amies m'a invitée à lui rendre visite, alors j'y suis allée avec un petit groupe de personnes. Après avoir attendu un moment sur sa terrasse, qui est merveilleuse, nous sommes entrés et une silhouette immobile sur son lit avec des yeux surpris m'est apparue. La première chose qu'il nous a dite était : « Que faites-vous ici ? Pourquoi précisément ici ? » En effet, qu'est-ce qu'on fait là ? C'est ce dont nous avons parlé, de ce qui nous a poussés à aller le voir. Puis il y a eu un moment de silence, il nous a regardés un par un dans les yeux, avec un regard pénétrant, de ceux qui vous parlent et vous regardent à l'intérieur, jusqu'en profondeur. Il nous a ensuite demandé qui nous étions et ce que nous faisons. Sa manière d'échanger avec nous semblait, malgré tout, d'une incroyable normalité. Une fois sortie, je suis allée sur la terrasse et la seule chose que j'ai pu faire a été de fondre en larmes ; j'avais retenu mes larmes, mais ensuite j'ai craqué. Je me suis sentie comme projetée contre le mur, comme ces constructions en Lego qui, lorsqu'on les lance contre le mur, montrent les briques qui composent le tout. Je me suis trouvée dans la condition de dire : « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire maintenant ? Maintenant que j'ai vu quelqu'un qui peut vivre comme ça alors qu'il ne peut rien faire, qu'est-ce que je fais ? », comme si j'avais vécu jusqu'à ce moment-là comme un de ces volcans endormis, qui sont silencieux et ne donnent aucun signe d'activité, même s'ils ne sont pas éteints. Cela m'a fait comprendre comment je dois affronter la réalité sans m'enliser dans ce que je fais. Mais comment faire ? Je trouve très difficile de dire, comme lui : « Je fais entièrement confiance, je m'abandonne totalement ». Il a dit qu'il était un instrument entre Ses mains, que ce n'était donc pas lui qui attirait, mais que c'est Lui qui, à travers sa personne, se montrait à moi. Mais qu'en est-il de moi ? Comment puis-je être sûre qu'il n'y a pas de contre-indications par la suite ? Je vois ce qui se passe, je le vois et je m'émerveille. Je vois cette personne atteinte de la maladie de Charcot, et c'est évident qu'il y a quelque chose derrière, mais quand il s'agit de moi, tout s'écroule parce que je ne sais plus quoi faire. Que dois-je faire maintenant que tout cela m'a été donné ?*

**Carrón.** Tout à l'heure, Francesco a dit : « S'apercevoir qu'on grandit ». Nous pouvons comprendre l'utilité de ce qui nous est arrivé dans la vie, si nous avons grandi dans la conscience de nous-mêmes. C'est comme lorsqu'on apprend : comment savoir si l'on a appris quelque chose ? Si, lors de l'examen, on est capable d'argumenter de manière raisonnable ; si la connaissance n'a pas progressé après avoir appris la leçon, on se retrouve à la case départ. On le voit chaque jour : il ne suffit pas d'être en classe et de rester assis sur une chaise comme un caillou, et il ne suffit pas de traverser passivement la pandémie. Il faut prendre conscience de ce que l'on apprend, aussi bien à l'école que dans la pandémie. Nous pouvons tous vérifier ce que les provocations de la vie nous ont appris. Ces derniers temps, j'ai beaucoup réfléchi au fait que, au moment où nous commençons à revenir à la soi-disant « normalité », nous vérifions tous la manière dont nous avons vécu les mois de la pandémie.

Il m'est arrivé de lire un article d'une journaliste espagnole qui vit dans le centre de Madrid et qui, depuis la fenêtre de son appartement, voit la vie éclater, de jour comme de nuit ; pendant des mois, tout le monde a attendu de pouvoir recommencer à vivre, de retrouver les amis pour sortir. Mais ce n'est pas tout ce que cette journaliste a remarqué ; elle aurait pu s'en contenter et dire que nous étions enfin revenus à la normale. Au lieu de cela, elle s'est demandé : parmi toutes les personnes qui sont restées dehors toute la nuit à Madrid, « combien se sont couchées heureuses ce matin-là à l'aube » ? (R. Montero, « Hoy, aquí, ahora » [Aujourd'hui, ici, maintenant], *El País*, 23 mai 2021). Chacun doit vérifier pour lui-même à partir de cette question – de fait, il le fait déjà – car, en recommençant à

vivre ce que l'on a attendu pendant des mois (le retour à la normalité), on peut voir si l'on a grandi, si ce « s'apercevoir qu'on grandit » s'est produit d'une manière ou de l'autre dans sa vie. Chacun a dû relever le défi pendant tous ces mois, comme nous l'avons déjà dit, et peut-être avons-nous tous pensé : « J'ai enfin compris ! Et quand je reviendrai à la vie normale, je pourrai affronter la vie avec plus de conscience, ne pas perdre de temps, tenir à ce qui est essentiel pour vivre, savoir ce qui me libère de la peur ». C'est également ce qu'écrit cette journaliste, qui connaît bien la vie, en parlant de ses amis atteints d'un cancer qui « lui assurent que la maladie leur a ouvert les yeux et que, s'ils la surmontent, ils ne perdront plus jamais leur temps à s'inquiéter pour des bêtises ou cesseront d'apprécier les vraies valeurs de la vie ». Cela me surprend parce que j'ai l'impression qu'elle décrit une situation qu'il nous arrive souvent de vivre, à nous aussi : dans certains moments, c'est comme si notre regard s'ouvrait largement et que nous voyions enfin la vie clairement, dans tout son drame, dans tout son mystère, dans toute sa puissance provocatrice ; alors nous pensons que ce regard ouvert dont nous avons fait l'expérience à ce moment-là est devenu le nôtre. Mais cette journaliste nous interpelle en écrivant que ces mêmes amis, une fois guéris, oublient ce qu'ils ont découvert pendant la maladie et « retombent [...] dans la même confusion sur ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent » (R. Montero, « Hoy, aquí, ahora », *El País*, 23 mai 2021). Pourquoi ? Parce que, certes, leur regard s'est ouvert largement, mais il n'est pas devenu le leur, il n'a pas été acquis au point de durer au moment du retour à la normalité.

Voilà à mon avis la plus grande aide que nous puissions nous apporter pour ne pas perdre non seulement ce que les autres ont pu nous dire, mais surtout ce que nous avons vu de nos propres yeux. La vie nous a provoqués, elle a ouvert largement notre regard et nous avons vu les choses plus clairement, sans notre fermeture d'esprit habituelle, sans ce brouillard qui nous empêche parfois de voir distinctement, nous avons vu de nos propres yeux. Mais c'est comme si, au bout d'un moment, le brouillard retombait et que nous revenions à la case départ sans avoir rien appris. C'est pourquoi cette phrase d'Eliot me touche toujours : « Où est la vie que nous avons perdue en vivant ? » (Cf. T.S. Eliot, *Choruses from "The Rock"*, dans *Collected poems 1909-1962*, Harcourt Brace Jovanovich, Orlando 1968, p. 106). Perdre sa vie en vivant : autrement dit, au lieu de grandir pour nous préparer de plus en plus à vivre, c'est comme s'il ne restait souvent rien de tout ce que nous vivons (et qui nous a été donné précisément pour grandir, pour apprendre à vivre, pour toujours mieux comprendre notre vie, pour comprendre comment mieux travailler, comment prendre plaisir à apprendre, comment affronter les difficultés).

Il me semble que nous avons maintenant devant nous une occasion exceptionnelle : lors de la pandémie, le défi était de savoir comment vivre face au vide mentionné précédemment, ou face à la solitude, ou face au fait de ne pas pouvoir voir ses amis et de ne pas pouvoir partager les heures de cours avec ses camarades. Mais maintenant, le défi n'a pas disparu, pour ceux qui sortent la nuit à Madrid comme pour nous tous qui devons revenir à la soi-disant « normalité » : dès le premier week-end avec un peu plus de libertés, on se heurte au tragique accident du téléphérique du Mottarone [une cabine est tombée provoquant la mort de 14 personnes, *ndt*], à la maladie de Charcot d'un ami ou au suicide d'un camarade de classe. C'est face à ces circonstances de la vie que nous pouvons comprendre si nous avons fait l'expérience de grandir, si nous avons grandi. Il ne suffit pas d'avoir traversé la pandémie, il ne suffit pas d'avoir été en classe pour avoir appris quelque chose ; il ne suffit pas de faire certains gestes pour que quelque chose reste et enrichisse la vie et pour ne pas devoir toujours recommencer à zéro, comme si nous n'avions rien appris. Pour que la vie soit vie, c'est-à-dire aventure, il faut se préparer : c'est essentiel pour apprécier les études et les rapports, pour comprendre l'importance des amis, pour découvrir les réponses aux questions les plus pressantes que nous nous posons, pour affronter tous les défis auxquels nous sommes confrontés.

Aussi, maintenant, nous avons tous une mission. Et quelle est cette mission, mes amis ? La vôtre, la mienne, comme celle de cette journaliste espagnole, comme celle des jeunes qui sortent la nuit à Madrid ? C'est de vérifier ce que nous avons appris pendant le confinement, pendant la pandémie. Si nous avons appris quelque chose ou si nous l'avons déjà oublié ; même se rendre compte qu'on a oublié quelque chose fait partie de cette vérification, car on peut alors s'en emparer à nouveau, on

peut être assez amis pour ne pas laisser tomber ce dont on a eu l'intuition, ce regard nouveau que l'on a identifié comme souhaitable pour la vie. Une aventure fascinante nous attend : vérifier si nous grandissons. Il serait vraiment dommage que toutes les difficultés de ces derniers mois se perde dans le néant, que nous n'ayons pas grandi parce que nous n'avons pas saisi le sens de tout ce que nous avons vécu.

Aussi, il me semble que le plus grand geste d'amitié que nous puissions avoir l'un pour l'autre, pour que ce que nous avons vécu ne finisse pas dans l'oubli, est de vous aider et de nous aider les uns les autres maintenant, en partageant la nouvelle conscience de nous-mêmes que nous avons atteinte, la conscience d'avoir grandi. Nous avons eu la chance de trouver un grand ami – don Giussani – qui a vécu avec une conscience telle qu'il n'oubliait pas ce qui lui arrivait et, pour cette raison, il nous aide à vivre. De quoi nous souvenons-nous ? Qu'est-ce qui a enrichi notre vie pour toujours ? Chacun le constate lorsque, face à certaines situations nouvelles, il se souvient de faits qui étaient déposés là, dans le tiroir de sa mémoire, et affronte les circonstances précisément à la lumière de ces faits. Alors, de quoi nous souvenons-nous ? On ne se souvient pas de tout, il y a tellement de choses que l'on oublie ! On ne se souvient que des choses que l'on a jugées, parce qu'en les jugeant, on voit vraiment si l'on a grandi.

Nous avons tous vécu ces derniers mois, nous avons tous appris quelque chose, certains plus d'autres moins (cela dépend du sérieux avec lequel nous avons vécu), nous avons tous vu quelque chose et nos yeux ont d'une certaine manière été largement ouverts ; mais que nous ayons vécu – comme vous l'avez dit – de grandes ou de petites choses, elles ne nous ont pas nécessairement fait grandir, parce qu'il arrive des choses même aux chiens, mais ils ne sont pas capables de juger. Nous aussi, nous pouvons vivre comme des chiens, c'est-à-dire sans la conscience d'être des hommes et des femmes, sans nous rendre compte des choses. Non pas par méchanceté, mais par manque de sérieux envers nous-mêmes. Ce faisant, nous perdons une occasion de grandir. Il me semble donc qu'à la fin de l'année scolaire, avec plus de temps libre, moins de stress et donc la possibilité de se détendre, on peut se donner cette mission pour l'été : à la plage, à la montagne, en promenade ou en vacances, lorsque nous penserons à ce que nous avons appris, notons-le : ce sera comme remplir les archives de la mémoire d'une richesse que l'on a expérimentée. Considérez, par exemple, la phrase de don Giussani citée par le père Andrea au Triduum et que Francesco a répétée tout à l'heure : « La solution aux problèmes que la vie pose chaque jour “se trouve non pas en affrontant directement les problèmes, mais en approfondissant la nature du sujet qui les affronte” ». Giussani pouvait dire cela parce qu'en vivant ainsi, à un moment donné, il apprenait. Et nous pouvons profiter de ce qu'il a appris, nous pouvons affronter les circonstances avec la richesse accumulée par quelqu'un qui était conscient des choses. De la même manière, vous pourrez aussi vous aider les uns les autres : quand vous tomberez amoureux, vous pourrez aider votre ami ou votre amie à comprendre ce qu'est la vie, et à l'avenir, vous pourrez devenir pères ou mères sans avoir à tout recommencer ; vous ne pourrez offrir à vos enfants le sens de la vie que si vous ne perdez pas de temps maintenant, c'est-à-dire si tout ce qui arrive dans la vie vous fait grandir. Autrement, nous reviendrons à la soi-disant « normalité » et nous vivrons comme avant, en ayant manqué cette occasion.

**Barberis.** Je pense que personne ne veut perdre sa vie en vivant, personne ne voudrait perdre ce qu'il a vu de ses propres yeux (comme tu l'as dit), personne ne voudrait retourner dans le brouillard qui empêche de bien voir les choses. J'y pense souvent, et pas uniquement pour les jeunes, mais pour moi, pour ma famille, pour les adultes que je rencontre. Personne ne voudrait perdre sa vie, et pourtant cela arrive.

**Carrón.** Bien sûr.

**Barberis.** Pourquoi cela ne t'arrive-t-il pas ? Tu viens d'utiliser le verbe « juger » pour retenir ce qui s'est passé. Je l'ai dit en commençant, c'est l'une des choses qui me touchent le plus, qui m'aident le plus dans ma vie quotidienne. Je te demande si tu pourrais en dire un peu plus à ce sujet, car il me semble que c'est une question cruciale, mais nous pensons le plus souvent qu'elle va de soi et nous la perdons facilement de vue.

**Carrón.** C'est l'une des choses qui m'ont le plus fasciné dans la rencontre avec don Giussani, une grâce que j'ai justement expérimentée à travers lui. Cela m'a fasciné parce qu'avant de le rencontrer, ce qui vous arrive m'arrivait à moi aussi : j'avais mon humanité comme vous avez la vôtre, j'avais mes tristesses comme vous avez les vôtres, j'avais mes questions comme vous avez les vôtres, et il m'arrivait des choses tout comme elles vous arrivent à vous aussi, mais je n'avais jamais pris conscience que j'avais un outil en main ; je ne m'en suis rendu compte qu'à travers ma rencontre avec don Giussani : j'avais la capacité de juger. Faire une expérience, ce n'est pas simplement essayer quelque chose, il ne suffit pas que quelque chose se passe dans la vie pour que l'on puisse parler d'expérience ; en effet, on peut essayer beaucoup de choses, mais combien sont sources d'apprentissage, combien font grandir ? Cette découverte m'a bouleversé, si bien que je disais toujours à don Giussani : « Je te remercierai toute ma vie, parce que depuis que je t'ai rencontré, tu m'as permis de faire un chemin humain en pleine conscience » ; j'en étais enthousiaste ! Lorsqu'on veut faire de la marche à pied, apprendre, ou faire des recherches en laboratoire, il s'agit d'apprendre la méthode. Il ne suffit pas d'avoir des coups de génie, il faut apprendre une méthode pour que tout ce qui arrive dans la vie – de bon ou de mauvais, peu importe – me fasse apprendre quelque chose. Car, comme le dit une de mes amies : « Une expérience est toujours une expérience » ; même lorsque l'expérience ne se déroule pas selon les prévisions, on apprend toujours quelque chose. Quand vous allez acheter des chaussures, vous les essayez et vous pouvez dire : « Non, ce n'est pas ma pointure ». Vous grandissez toujours, non seulement lorsque vous obtenez la bonne réponse, mais aussi lorsque vous vous trompez. Imaginez vivre en désirant toujours que rien de ce qui arrive dans la vie ne se perde ; mais ce qui n'est pas jugé est perdu. Voilà pourquoi j'étais enthousiaste et, depuis que j'ai rencontré don Giussani, mon seul souhait était que cette méthode – qu'il décrit dans le premier chapitre du *Sens religieux* ; pas dans son 38 000<sup>e</sup> livre, non, dans le premier chapitre du *Sens religieux* ! – devienne la mienne. Et avec le temps, elle m'a toujours plus enthousiasmé. Si j'ai pu le faire, vous le pouvez vous aussi, si vous le voulez : apprendre une méthode qui vous permet d'apprendre à partir de tout. Il n'est pas nécessaire d'être doué, on peut très bien parfois se tromper ou s'enliser, car on peut toujours apprendre, quelle que soit la situation dans laquelle on se trouve. C'est pour cela que je tiens tellement à vous le dire ; je ne suis pas là pour résoudre pour vous un problème particulier, mais pour vous montrer une méthode utile dans toute situation, pour apprendre à partir du moindre fait : la pandémie, le vide, la tristesse, la mélancolie, le mal, les erreurs, tout, vraiment tout ! Il n'y a rien à censurer, ce qui revient à dire que nous ne voulons rien perdre. Est-ce clair ?

**Intervention.** *Ces derniers jours d'école s'avèrent un peu difficiles. Je m'aperçois que je suis souvent très fatiguée et triste, car il me semble parfois que le premier choc avec la réalité génère toujours une blessure par rapport à l'attente et au grand désir qui est là. Il y a des jours où tout le poids de la contradiction et de mon impuissance remonte vraiment à la surface, et le fait de me voir fatiguée est pour moi une source de scandale. Je voudrais être vraiment présente tout le temps, j'aimerais que les choses soient claires et simples, et je voudrais vivre à chaque instant cette véritable plénitude et cette obéissance que j'ai reconnues. En cela, le fait absurde dont je me rends compte est que si mon inquiétude me scandalise, elle ne choque pas mes amis, qui me forcent à regarder tout ce qui émerge de moi sans rien laisser de côté, qui aiment mon cœur comme je ne l'aime pas, et qui gardent comme quelque chose de précieux ce que je porte. Je pense à deux épisodes de cette semaine – mais je pourrais en mentionner tant d'autres – où je me suis vraiment aperçue que je suis regardée et aimée parce que j'existe et pour aucune autre raison. Le premier est un dialogue que j'ai eu avec deux amis jeudi après-midi. Il a été bref, mais profondément vrai, parce qu'il montrait à quel point la grandeur réside dans le chemin, dans le fait de reconquérir sans cesse ce qu'il y a de plus grand et de plus vrai et de reconnaître continuellement le besoin que l'on a. Mais le plus impressionnant n'est pas ce que nous avons dit, qui m'accompagne pourtant encore, mais le fait que ces amis sont là pour moi, que je peux leur poser des questions quand je ne comprends pas et qu'ils me tiennent compagnie d'une manière qui ne peut que susciter la gratitude et qui m'incite à vivre et à être présente dans ce qui*

*m'est demandé. Le deuxième épisode a eu lieu samedi après-midi. Il y avait une répétition de la chorale, à laquelle je n'étais pas allée depuis deux semaines à cause de la quarantaine, et c'était génial parce que je me suis sentie tellement embrassée par ces amis que le simple fait que je sois là suffisait vraiment. Je vois que ce bien que je reçois, qui était évident dans cette situation, me libère, car je peux simplement suivre et me remettre en route, même avec toutes les difficultés et les objections. Il me semble que dans les moments où je suis le plus fatiguée ou que je ne comprends pas, il y a une tendresse et une attention à mon égard, parce que j'ai sous les yeux des signes flagrants d'une amitié qui m'investit de sa surabondance. C'est ce que m'a dit un bon ami : la compagnie devient la méthode, ce n'est pas moi qui m'impose de suivre ou d'être là, ce que je fais parfois parce qu'au fond de moi je veux me débrouiller toute seule, mais je suis vraiment guidée et accompagnée dans chaque étape. Ce sont des amis qui, par leur présence, me montrent un chemin : « Suis-moi, c'est moi qui te conduis », comme le dit Jésus à ses disciples. Je vis en ayant à l'esprit les visages de mes amis les plus chers, et pour moi, reprendre conscience de cela est ce qu'il y a de plus grand : toujours redécouvrir que je ne suis pas seule, qu'il y a une compagnie qui ne disparaît jamais, et être l'objet d'un amour qui ne me demande rien en retour, mais qui attend seulement que je cède à la grande correspondance. Je redécouvre une dimension de communion et de relation filiale grâce à laquelle je suis vraiment embrassée tout entière et, en vertu de ce bien que je reçois, je vois en moi une sérénité de fond, comme s'il y avait une confiance ultime. Face à tout ce que nous avons à apprendre, au baccalauréat, au choix de l'université, aux grandes épreuves demandées à certains amis, je peux ne pas avoir peur uniquement parce que je suis constamment tenue par la main, parce que je dépends de cet amour et que, dans cette situation, je peux tout demander.*

**Carrón.** Tu vois ? Dans ce que tu dis, tu montres que tu parcours déjà ce chemin : d'une part, le premier choc avec la réalité provoque souvent en toi une blessure, tu ressens une contradiction, tu ressens toute ton impuissance – bienvenue au club des êtres humains ! – et cette inquiétude que tu ressens te choque : « C'est un scandale pour moi », dis-tu. C'est comme si tu ne savais pas quelle place occupe dans la vie cet abîme que nous portons en nous et quelle fonction il a. Et comme nous ne le comprenons pas, nous pensons que la meilleure solution est de l'éliminer. Mais puisque nous ne pouvons pas l'éliminer et qu'il nous plonge dans la confusion, alors nous en sommes scandalisés. Mais à un moment donné, une nouveauté apparaît : tu te trouves face à des amis qui regardent cette humanité qui est la tienne sans en être scandalisés, et cela te permet de te regarder sans scandale. C'est la même chose qui m'est arrivée : j'ai vu l'audace avec laquelle don Giussani regardait ce qui me scandalisait ou en parlait, et cela m'a permis de regarder ce que je n'arrivais pas à regarder, tout comme toi. J'ai été émerveillé par le grand témoignage apporté par don Giussani en 1998 sur la Place Saint-Pierre, devant le Pape et l'Église (il est publié au début d'*Engendrer des traces dans l'histoire du monde*). Il a commencé son intervention en parlant du regard qu'il a rencontré dans sa vie, le regard de Jésus : « Aucune femme, jamais, n'a entendu une autre voix parler de son fils avec une telle tendresse originelle et une telle indiscutable valorisation du fruit de son sein, avec une affirmation de sa destinée aussi totalement positive ; seule l'a fait la voix du juif Jésus de Nazareth ». Ce regard n'est pas un regard scandalisé, mais un regard plein de tendresse, de valorisation du fruit du sein d'une femme, c'est une affirmation positive de la destinée que Jésus a introduite dans l'histoire. « Mais, plus encore, aucun homme ne peut se sentir valorisé avec une dignité de valeur absolue, au-delà de toute réussite », sauf lorsqu'il est regardé par Jésus. « Personne au monde n'a jamais pu parler ainsi ! Seul Jésus Christ prend à cœur toute mon humanité. »

C'est pourquoi les amis que tu rencontres, qui peuvent te regarder sans scandale, qui peuvent regarder ainsi ton humanité, l'embrasser ainsi – comme je me sentais regardé et embrassé par Giussani –, sont le signe du Christ qui vient à toi à travers eux. Son regard commence à devenir le leur, ils te regardent comme ils ont été regardés ; et à travers eux, tu pourras apprendre à te regarder différemment. Au lieu de continuer à te scandaliser, tu vois en eux une occasion de retrouver ce qu'il y a de plus grand et de plus vrai, comme tu le dis, parce que tu commences à le voir non comme quelque chose à jeter parce que tu ne comprends pas à quoi cela sert ; tu le regardes avec toute la tendresse avec laquelle Jésus regardait la Samaritaine qui avait la même soif que tu as quand tu te

réveilles, avec laquelle il regardait la pécheresse qui avait commis une erreur, Zachée ou Pierre. Son regard permettait à chacun d'entre eux de ne pas être scandalisé par ce qui n'allait pas dans leur vie – Jésus est venu précisément pour ceux qui ne sont pas dans les clous, il n'est pas venu pour les bien portants mais pour les malades, pas pour les justes, mais pour les pécheurs. C'est un regard qui embrasse tout notre humain. C'est Lui qui a tracé le chemin et, à travers les amis, il est descendu jusqu'à nous, car nous n'aurions même pas rêvé de ce regard, s'il ne nous était pas parvenu par une chaîne de témoins, jusqu'à quelqu'un qui t'a regardée, toi qui te scandalisais de ton humanité. Jésus demeure aujourd'hui, et tu peux le reconnaître comme la Samaritaine l'a reconnu, parce que tu découvres sur toi un regard comme celui qu'elle a découvert sur elle. Si ces amis n'avaient pas rencontré Jésus, ils ne t'auraient jamais regardée comme cela – jamais au grand jamais ! – et tu ne te regarderais pas ainsi, sauf après avoir rencontré quelqu'un qui t'a regardée ainsi. N'est-ce pas ? Il n'y a pas d'erreur possible sur ce point, nous ne sommes pas là pour nous raconter des histoires : nous ne pouvons pas regarder ainsi, sauf si ce regard commence à devenir le nôtre. Jésus a créé une compagnie où ce regard devient de plus en plus le nôtre et de plus en plus quotidien : même quand notre humeur change, quand le sentiment n'est pas au rendez-vous, quand nous sommes fermés et que le brouillard s'installe, il y a toujours quelqu'un qui nous regarde de manière différente, et cela nous permet de continuer à avancer. C'est pourquoi, comme le dit ton ami, la méthode est la compagnie, mais pas n'importe quelle compagnie, uniquement cette compagnie qui te regarde ainsi, et tu la reconnais parce que tu arrives à nouveau à ouvrir grands les yeux, à sortir de ton attitude scandalisée, de la mesure avec laquelle tu te regardes, et tu recommences à avancer. Alors tu comprends que tu n'es jamais seule, et non seulement parce que tu as quelqu'un à côté de toi, mais parce que nous tous, misérables que nous sommes, en nous regardant ainsi les uns les autres, nous sommes témoins du regard que Celui qui s'appelle Jésus a introduit dans l'histoire jusqu'à nous atteindre. Il n'y a pas d'autre manière de regarder la réalité, soi-même et le destin (même celui de l'ami qui s'est suicidé ou qui est malade) : tout regarder avec le regard par lequel nous avons été regardés.

Voilà l'aventure la plus fascinante de la vie. Sinon, nous perdons la vie, et pas parce qu'elle n'a pas de sens, mais parce que, bien que le sens soit là et que nous l'ayons trouvé, bien qu'il ait investi notre vie, nous nous enlisons. Mais tous nos enlissements et toutes nos erreurs ne peuvent pas nous empêcher de reconnaître le vrai quand nous le voyons se produire de manière cristalline. Dommage que nous vivions bien souvent comme des zombies, distraits par rapport à ce qu'est la vie ! Les amis, les vrais amis, ceux avec qui on irait au bout du monde, ceux avec qui on affronterait n'importe quelle situation, sont ceux qui nous aident toujours et encore à voir juste, non parce qu'ils nous épargnent le rapport avec notre humanité, mais parce que, face à notre chaos, à notre scandale et à notre impuissance, ils nous regardent avec ce regard qui ne pourra jamais, jamais au grand jamais, être arraché de l'histoire : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (*Mt 28, 20*). Nous avons de la chance parce qu'il est arrivé jusqu'à nous, et si toi, mon amie, tu te laisses regarder ainsi, tu pourras regarder de cette manière tes camarades, non pas en raison d'une performance, non parce que tu y arrives, mais parce que ce regard est déjà devenu le tien.

C'est ainsi que nous pouvons témoigner de quelque chose qui est en nous, mais dont l'origine n'est pas en nous, parce que c'est un don gratuit qui nous a été fait. Comment ne pas s'émerveiller de cette chance tous les matins, au lieu de se scandaliser ? Si tu te réveillais tous les matins avec la conscience de la grâce que tu as reçue, comme tout changerait ! Tout d'abord, cela changerait le sentiment de toi-même avant d'affronter la journée, quoi qu'il y ait à faire, parce que tu as été investie par ce regard ! Comment la Samaritaine a-t-elle dû se réveiller après avoir rencontré ce regard ? Comment Zachée a-t-il dû se réveiller après avoir été regardé par Jésus ? Comment Pierre, qui l'avait trahi, doit-il s'être réveillé après que Jésus lui a demandé s'il l'aimait ? C'est à cette vie que nous sommes invités, quelle que soit notre fragilité ou notre faiblesse, quelles que soient nos erreurs.

Voilà l'aventure que nous ne voulons pas rater, après l'avoir croisée par grâce sur le chemin de notre vie.

**Barberis.** Merci à tous pour cette journée. Mille mercis à Julián, Andrea et aux amis ici présents. À bientôt. Passez un bon été !

**Carrón.** Ciao. Passez un bon été !